

## I FESTIVAL VIDEOART DE LOCARNO

L'Expérience de Locarno... (Gérard Courant)

Pour moi, sujet-cinéastes, l'expérience du premier festival d'art vidéo à la galerie Flaviana de Locarno; organisée par Rinaldo Bianda, fut une expérience remplie de surprises, d'étonnements et en fin de compte d'un enrichissement artistique et culturel dont mon état de cinéaste, il faut en convenir, par un certain rapport à l'image façonné par le cinéma était un écran déroutant et paralysant pour accéder à l'appréciation et à la véritable découverte d'un autre médium, la vidéo, non pas que je découvrais mais dont, pour la première fois, j'avais une vision continue dans le temps.

Parcours étrange et fascinant puisqu'il n'y a rien de plus opposé à la vidéo que le cinéma tant par le mode de perception que par le maniement d'une autre grammaire, d'un autre langage, d'autres codes de représentation, d'une nouvelle manière d'appréhender l'espace-temps et la réalité bref, résumé rapidement, que le réel ne s'y laisse pas manoeuvrer de la même façon et qu'au contraire, aux vues de certaines expériences, réel vidéo non pas le réel représenté, revu et corrigé d'une certaine manière par la vidéo mais un réel, nouveau, actif c'est-à-dire que la vidéo n'est pas comme on pourrait le supposer à un premier abord un miroir passif mais bel et bien un miroir actif (c'est là, peut-être, sa plus grande force !)

La vidéo (et la télévision) modifie les habitudes perceptives dans la mesure où nous n'avons plus affaire à une projection (comme au cinéma) mais à une injection de l'image et que ces modes perceptifs se doublent de leurs conséquences. En effet, la projection, pour ce qui est du cinéma, est l'assemblage de milliers de particules (ou d'informations) qui, fourmillant et dansant dans le cadre de l'écran, composent une image dont l'oeil est condamné à une certaine fascination et même comme le faisait remarquer Roland Barthes à une sorte d'hypnose (1) qu'il n'est pas facile d'analyser (à cela s'ajoute le cérémonial d'une séance de cinéma: la salle, le noir, le rayon lumineux de la projection, la cohabitation avec les autres spectateurs etc.) Pour aller rapidement parlons d'identification aux personnages ou à l'action, d'accentuation de l'émotion et de surenchère du spectacle (et donc du spectaculaire) que façonnent la réunion de ces milliers de particules. On a beau être les partisans du cinéma le plus déconstruit (Alain Robbe-Grillet) le plus brechtien dans la distanciation (Jean-Marie Straub), le plus abstrait (Werner Nekes), le plus minimal (Andy Warhol ou Michael Snow), le plus anti-commercial (Jonas Mekas) ou le plus décodé (Jean-Luc Godard), sans cesse ces concepts d'identification, de fascination, d'hypnose, d'émotion (et de passion), de spectacle font inmanquablement retour et ornent le cinéma d'une aura jubilatoire dont le comble est atteint par la cinéphilie.

Bien alignés et rangés en ordre, ces nouveaux fidèles d'un art industriel, font de longues queues aux portes des cinémathèques pour, collant leurs yeux et leur Moi sur le miroir de l'écran, voir et revoir des films, sans rapport souvent, avec des critères qualitatifs. Seule compte, ici, l'absorption par la capture et la captivation d'images à forte dose (2).

Quant à la vidéo elle se dresse face aux particules par les lignes et l'image qu'elle renvoie à son vidéo-spectateur en est inévitablement et d'autant plus différente que nous n'avons plus affaire à une projection: ici, nous entrons dans le domaine d'une boîte qui accepte de dévoiler un de ses côtes en injectant des images (et en propulsant des sons). La relation sujet-spectateur-image est renversée et établit un nouveau modèle de spectateur que l'on peut comparer à celui de la photographie, de la sculpture ou de la peinture.

Bref, la ligne barre à toute fascination de type cinématographique. Evidence, me direz-vous. Evidence, oui...pour les créateurs qui, ayant conscience de cette réalité, ont rapidement compris qu'ils devaient être en quête des potentialités spécifiques au médium vidéo et de ne pas trop chercher à retrouver ce qu'il y a (d'archi-codé) chez le voisin quitte à démarrer à zéro pour mettre en place une grammaire (ou une anti-grammaire) et un langage dont la spécificité - la durée, bien réhabilitée déjà par le cinéma expérimental, la continuité du temps, l'amalgame et la communion de ces deux éléments disparates: le son et l'image, et bien entendu la vitesse qui offre la possibilité de visionner la bande aussitôt enregistrée, etc - est loin d'être investie et épuisée. Aujourd'hui, malgré sa quinzaine d'années d'existence, la vidéo en est à son enfance avec toutes les erreurs et les bavures relatives à son jeune âge. Et c'est peut-être aussi son âge d'or avant que la technologie, de plus en plus sophistiquée, de plus en plus sophistiquée, de plus en plus au service de l'ordinateur, ne lui laisse guère l'occasion et la possibilité de déviations, de "barbaries", de glissades et de culbutes idéologiques et artistiques dont les codes, aujourd'hui, sont seulement en voie de constitution.

Cette non-fascination me fascine. Car la vidéo engendre un type nouveau de relation avec son public assimilable à celui du public d'un musée de peinture. On passe devant l'oeuvre. On s'arrête ou on ne s'arrête pas (ce qui chez moi, cinéaste, est une idée insupportable, surréelle presque), rien ne nous y oblige puisqu'aucun artifice identificatoire ou spectaculaire ne vient exercer un pouvoir hypnotique (comme au cinéma) sur le sujet-spectateur de telle sorte que l'artiste vidéo est libre, sans contrainte (au niveau de la durée par exemple) de s'apesantir sur les formes, de chercher dans l'inconnu, le jamais vu, dans les extravagances d'images et qu'il peut confectionner à sa guise un nouveau langage, spécifique bien sûr, en édifiant une nouvelle relation avec son public qu'il sait (pour l'instant) restreint, c'est-à-dire plus proche de lui.

C'est ma leçon du premier festival d'art vidéo de Locarno.

Une grande leçon!

Gérard Courant

---

- (1) "En sortant du cinéma", par Roland Barthes, page 104-107, dans "Communications", numéro "psychanalyse et cinéma", éditions du Seuil. 1975.
- (2) Parlant de la macro-télévision, Roland Barthes situe justement sur autre plan, l'antagonisme fascinateur entre cinéma et télévision: "(...) A la TV, qui passe elle aussi des films, nulle fascination: le noir y est gommé, l'anonymat refoulé; l'espace est familier, articulé (par les meubles, les objets connus), dressé: l'érotisme - disons mieux, pour en faire comprendre la légèreté, l'inachèvement: l'érotisation du lieu est for-close: par la TV nous sommes condamnés à la Famille, dont elle est devenue l'instrument ménager, comme le fut autrefois l'âtre, flanqué de sa marmite commune". Dans "Communications", déjà cité.